

La Commune de Paris. Sa structure et ses doctrines (1871) [Charles Rihs]

Autor(en): **Lasserre, A.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **6 (1956)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

und Charakter nicht aus seinen Äußerungen (die eben «ganz konkrete politische Ziele» gehabt hätten und deshalb als vielfach irreführend oder gar unaufrichtig zu bewerten seien), sondern aus seinen Handlungen herleitet, während von Muralt vor allem die Privatbriefe als Schlüssel zum wahren Wesen Bismarcks zu benutzen bereit ist. In einzelnen Fällen muß der Vorwurf, die Quellen voreingenommen zu interpretieren, auch gegen von Muralt erhoben werden⁴. Daß auch die Werturteile von Muralts so gut wie überhaupt alle Werturteile irgendeines Bismarckforschers subjektiv und damit diskutabel sind⁵, braucht kaum besonders hervorgehoben zu werden. Darin liegt für jeden historisch Interessierten wohl gerade das Faszinierende Bismarcks. Darin liegt auch der besondere Reiz, die Darstellung Eycks und jene von Muralts nebeneinander zu lesen.

Aarau

Joseph Boesch

CHARLES RIHS, *La Commune de Paris. Sa structure et ses doctrines (1871)*. Genève, E. Droz, 1955. In-8, 317 p. (Etudes d'histoire économique, politique et sociale, t. XII.)

Un livre sur la Commune et ses doctrines est presque un livre d'actualité. Nous vivons en effet dans une période révolutionnaire où il n'est pas sans intérêt de voir pour quelles raisons une insurrection peut aboutir à un échec, ce qui peut faire sa force ou au contraire sa faiblesse, quelles divisions intes-

⁴ Auf S. 131 zitiert er einen Satz aus Bismarcks Brief vom 30. September 1870 an seinen Sohn Herbert: «Im übrigen ist uns ein gut behandelter Napoleon *nützlich*, und darauf allein kommt es mir an. Die Rache ist Gottes. Die Franzosen müssen ungewiß bleiben, ob sie ihn wiederbekommen, das fördert ihre Zwistigkeiten.» Daran knüpft er die folgende Interpretation: «Bismarck sagt also gerade nicht, er behandle Napoleon nur deshalb anständig, weil er ihn echt macchiavellistisch wieder brauchen könnte, sondern er sagt, er lasse Napoleon nicht spüren, daß er, Bismarck, gesiegt habe, weil die Rache Gottes sei. Der Sieger soll nicht seine Rache- und Siegesgefühle walten lassen, sondern seine politischen Interessen wahrnehmen.» Mit dem letzten Satz wird man einig gehen können, insofern die Briefstelle (wie auch das ganze Verhalten Bismarcks in dieser Frage) deutlich zeigt, daß er sich einzig von den von ihm vertretenen politischen Interessen (also auch nicht von Rachegefühlen) leiten ließ. Aber wie vereint sich damit der erste Teil der zitierten Interpretation? M. E. ergibt jede unvoreingenommene Lektüre der zitierten Bismarckstelle, daß Bismarck hier rein vom utilitaristischen und nicht vom christlichen Standpunkt aus argumentiert: der eingeschobene Satz «Die Rache ist Gottes», auf den von Muralt den Nachdruck legt, wirkt wie ein Fremdkörper im ganzen Gedankengang und gibt doch wohl kaum das eigentliche Motiv wieder.

⁵ So sieht von Muralt in der Annektion Schleswig-Holsteins das moralisch nicht zu verurteilende Recht der Sieger, über die Kriegsbeute zu verfügen (S. 26), im Rückversicherungsvertrag den Schlußstein, das Kernstück einer gesamteuropäischen Friedensordnung, die Bismarck errichtet hatte (S. 199 ff.), in den junkerlichen, ostelbischen Gutsbetrieben die für das 19. Jahrhundert leistungsfähigste und sozial gerechteste Agrarorganisation in Ostdeutschland (S. 197 und S. 225), im preußischen Heereskonflikt eine revolutionäre Haltung der Mehrheit des Landtages, die das positive Recht nicht auf ihrer Seite hatte (S. 22 f.), in der gekürzten Fassung der Emser Depesche eine Wiedergabe des wirklichen politischen Vorganges, frei von den komplizierten Wenn und Aber des diplomatischen Verkehrs (S. 31) — alles vielleicht richtige, auf alle Fälle aber diskutabile Auffassungen.

tines peuvent paralyser l'action de ses chefs. A distance nous croirions volontiers que la révolte de 1871 fut le mouvement unanime d'un peuple galvanisé. M. Rihs s'efforce justement de montrer les conflits d'idées qui annihilèrent l'action de la Commune. Ceux-ci empêchèrent également la formation d'un état-major efficace, propre à «liquider physiquement» toute opposition comme le fit Lénine dès 1917 dans des conditions sans doute pas meilleures. C'est là un deuxième intérêt d'une étude sur la Commune: le rôle expérimental de cette insurrection pour les révolutionnaires professionnels du XX^e siècle. L'auteur n'a pu malheureusement qu'effleurer ce sujet qui dépassait le cadre de son ouvrage.

Ce qui frappe dès l'abord dans ce livre, c'est la complexité du sujet, donc du plan; complexité inévitable puisque l'auteur cherche ce qui se cache derrière certains clichés au sens imprécis, tels que «Commune, fédération, municipalité, etc». Tous ces termes avaient en effet des résonnances différentes chez chacun des acteurs du drame. Pour parvenir à préciser leur signification, ou plutôt leurs significations, l'auteur commence par étudier la formation et la composition de la Commune, organe central du pouvoir révolutionnaire élu le 18 mars 1871. Cette première analyse conduit déjà à des résultats troublants quant à l'unité de ce gouvernement. On apprend par l'origine sociale ou politique des élus que devaient collaborer des blanquistes, des jacobins, des proudhoniens et des membres de l'Internationale communiste. En tout cas la «classe ouvrière» y eut peu de représentants.

L'essentiel du livre de M. Rihs est la seconde partie: «les programmes politiques de la Commune de Paris». Il y examine en détail les trois tendances majeures qu'il peut déceler chez les dirigeants de la révolution, au travers d'une abondante littérature polémique, des tracts et des documents officiels: les jacobins, d'abord, dirigés par Delescluze, aveuglés par Robespierre et la grande Révolution, de tendances centralistes et légalistes, alliés avec les blanquistes dictatoriaux et émules d'Hébert et de Babeuf. Seuls les besoins de l'action pouvaient temporairement réunir ces deux groupes parce qu'ils étaient plus attachés à des méthodes révolutionnaires efficaces qu'à des idéaux sociaux. A l'opposé on trouve les petits bourgeois qui cherchaient surtout à donner à Paris les mêmes «franchises municipales» qu'aux autres villes de France; franchises que leur avaient toujours refusées les gouvernements désireux de contrôler par leurs agents l'administration de la capitale. Héritiers des communalistes d'autrefois, ils ne manquèrent pas d'audience. La minorité socialiste et internationaliste enfin s'opposait fondamentalement à ces idées. Celle-ci parlait aussi de libertés municipales, mais dans un but social; elle voulait la réorganisation des communes de France sur une base économique où le pouvoir ne serait plus l'expression d'arrondissements électoraux géographiques, sans unité idéologique, mais celle des groupements économiques chargés de choisir leurs porte-parole; il fallait détruire l'Etat pour reconstruire un nouvel édifice s'intégrant, selon l'espoir de quelques uns en tout cas, dans l'Internationale. En même temps proud-

honiens et bakouninistes insistaient fortement sur la «fédération» plus ou moins spontanée des communes de France.

Suivre et surtout résumer le texte de M. Rihs est ardu. Aucune des doctrines qu'il expose n'est exprimée de façon systématique dans un programme de parti, ni dans un manifeste de la Commune elle-même — comment y serait-elle d'ailleurs parvenue avec l'hétérogénéité de ses membres? —; elles sont éparses dans des œuvres d'individus ou de groupuscules plus ou moins éphémères. D'autre part l'existence de la Commune fut trop brève pour que chaque tendance pût s'y développer complètement, chaque nuance doctrinale s'y exprimer suffisamment. A partir d'idées sommaires, de théories rudimentaires, d'auteurs si variés et manquant le plus souvent du recul nécessaire, il était difficile de présenter un tableau d'une lecture aisée. Ce l'était d'autant plus que l'auteur a cherché à suivre dans l'exposé des doctrines une chronologie parallèle à celle des événements, ce qui en rend parfois la compréhension laborieuse. Dernier embarras encore: l'influence de Blanqui et de Proudhon que M. Rihs considère comme les principaux acteurs de la Commune... alors que l'un était mort et l'autre incarcéré. C'est pourquoi l'auteur doit analyser leur œuvre avec prudence car il est toujours dangereux de juger des épigones d'après le maître.

Cet ouvrage est très riche, que ce soit par l'ampleur de ses recherches bibliographiques, ses belles pages sur Delescluze, ses analyses des idées de Proudhon ou de Bakounine sur l'Etat (mais à quoi bon tous ces développements sur les internationalistes suisses?); ses parallèles constants entre la Commune du moyen âge, de la Révolution et de 1871 présentent aussi un grand intérêt car il les fait moins dans l'optique actuelle que dans celle des gens de l'époque hantés et même paralysés par leurs souvenirs. Pour l'historien, cet ouvrage est très sain car il ignore les poncifs si tentants tels que «opinion populaire, vœu des masses, classe ouvrière, etc». A la place de ces simplismes si favorables aux belles fresques historiques, M. Rihs a fait une patiente analyse des idées de quelques hommes. Que voulut le peuple? On ne le sait trop; apparemment nourrissait-il des rêves de justice sociale, de paix et de bien-être que le gouvernement de Versailles ne semblait pas pouvoir ou vouloir lui accorder. Ce qu'on apprend ici, c'est à connaître les théories et les espoirs de ceux qui ont fait la révolution. L'ont-ils vraiment faite d'ailleurs? N'y eut-il pas pour cela trop de doctrines et pas assez de chefs ou peut-être trop? C'est une des conclusions qu'en ont tirées les marxistes: en 1917 ce fut une idéologie et un chef qui vainquirent.

Lausanne

A. Lasserre

ERICH EYCK, *Geschichte der Weimarer Republik*. Erster Band: *Vom Zusammenbruch des Kaisertums bis zur Wahl Hindenburgs*. Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach-Zürich und Stuttgart 1954.

Erich Eyck tritt mit einem neuen Werk vor die Öffentlichkeit, welches chronologisch an seine Darstellung des persönlichen Regiments Wilhelms II.